

„PEINDRE C’EST UNE AVANTURE”

(„Tydzien Kulturalny” – janvier 1996)

Kajus Augustyniak converse avec Zdzislaw Beksinski

**Votre popularité a été souvent comparée à celle des musiciens rock, des acteurs.
Comment vous sentez-vous dans le rôle d’une idole ?**

Je crois que la période d'une large popularité est déjà derrière moi. Dans les années soixante-dix j'avais plus d'expositions en Pologne et j'étais alors mieux connu. L'exposition qui, actuellement, tourne dans le pays est à vrai dire la première depuis onze ans et n'est pas faite par moi, mais par mon ancien associé de France, Piotr Dmochowski

Ancien?

J'ai rompu ce lien en novembre 1994. Je ne pouvais plus m'y retrouver. Cela m'a coûté cher, car, en rompant unilatéralement le contrat, j'ai dû donner un dédommagement terriblement élevé, c'est-à-dire cinquante tableaux – deux années de mon travail – mais moi je me sens mal dans les harnais. J'ai donc décidé de laisser s'empirer ma situation financière, mais améliorer ma situation psychique.

Vous êtes donc maintenant votre propre marchand?

„Sam sobie sterem, zeglarzem, okretem...” (*citation d'un poème de A. Mickiewicz*)

Et comment réussissez-vous dans ce nouveau rôle ?

Pour l'instant ça ne me réussit pas, car je vis de mes économies. Je peins pour moi-même, avec enfin cette agréable conscience que nul ne viendra me le reprendre.

L'artiste qui, parfois, refusait de vendre ses tableaux peut-il les vendre maintenant lui-même ?

Il m'arrive fréquemment de refuser de vendre. Tout peintre voudrait probablement peindre avant tout pour soi. Ceci dit, les conditions de la vie le contraignent quand même à vendre. Maintenant j'ai des économies – je ne survivrais probablement pas de ma « puissante » retraite – et je pense que pendant un certain temps je pourrai me payer le luxe de peindre exclusivement pour moi.

Vous avez commencé par la photographie, puis les reliefs, les gravures, enfin la peinture. D'où vient ce chemin compliqué ?

Je me serai volontiers intéressé à dix mille autres choses, mais je n'ai plus le temps à ça. J'ai commencé par la photographie, car je voulais devenir cinéaste. Ça n'a pas marché pour plusieurs raisons et la photographie a été pour moi un substitue au travail de directeur de la photographie et de metteur en scène. La photographie, je la mettais en scène. Pendant des heures je positionnais les uns par rapport aux autres l'homme, le nu, l'architecture, j'assombrissais, j'éclaircissais, je m'amusais. Par la suite j'ai décidé qu'il est bien plus facile de le faire à l'aide du crayon et du pinceau. Aujourd'hui je ne photographie plus. Quant aux petites scènes familiales, je les enregistre avec ma caméra vidéo.

Y aura-t-il encore autre chose après la peinture?

Bien que je préfère la musique au dessus de tout autre art, je ne la ferai pas, car je n'ai pas de préparation théorique. Et la musique l'exige. Peut-être pourrais-je la composer sur ordinateur, mais je ne suis pas du tout au courant des possibilités qu'offrent les programmes. On ne peut pas l'apprendre par la presse spécialisée et je n'ai jamais rencontré dans ma vie quelqu'un qui ferait des choses de ce genre. J'ai été intéressé par l'ordinateur comme outil de travail pour graver ou bien comme outil qui facilite les photomontages – sans chambre noire, sans liquides salissants, parfaitement propre. Hélas, les millions de la chaîne qui me permettraient d'obtenir l'effet final correct dépassent mes possibilités financières. Le prix du scanner dont j'aurais besoin pour les ektachromes ou de l'imprimante dépasse cent mille dollars. Ce sont des frais incroyables. Dépenser une telle somme, même si on l'avait, serait une étourderie à l'âge de soixante six ans.

Pourquoi?

Car je dois avoir de l'argent pour le cas où je deviendrai aveugle, ou paralysé, ou enfin si un autre coup dur m'arrivait. On commence à s'inquiéter pour soi-même, pour sa femme, pour le fonctionnement de tout ça, on ne peut pas être insouciant, mettre brusquement toutes les économies dans l'achat d'un ordinateur.

Pourtant, à vous entendre la vivacité avec laquelle vous parlez, on n'aperçoit pas du tout votre âge. On vous comparait plus d'une fois à Dali, Blake, Breughel, on vous situait parmi les surréalistes ou expressionnistes. Vous, vous vous distancez de toutes ces comparaisons. Pourquoi ?

Je ne nie pas avoir subi des influences, mais ce ne sont pas toujours celles que le public voit. J'ai ressenti plusieurs influences, mais le plus souvent il s'agissait de l'émerveillement pour une seule oeuvre d'un peintre. Dali, Breughel sont assez loin de moi. Bien plus près de moi je retrouve par exemple Henry Moore, ou bien une gravure sur bois de Kulisiewicz qui représente une vieillie femme avec un enfant et à côté une

fillette debout, ou encore le tableau de Turner avec un bateau entrant dans le port – je l’ai vu et c’était comme si j’avais reçu un coup de massue sur la tête. Je fréquente l’art de façon très approximative, je ne fais rien systématiquement. Je crois qu’il y a plein de peintres dont les travaux pourraient m’emballer et que je n’ai jamais vus. Des expositions, je n’en regarde que celles des vitrines des magasins.

Vous ne visitez pas les expositions de peinture?

Je n’aime même pas voir les miennes propres, ça me donne du cafard. Tout est suspendu sur un crochet, comme de la viande dans une boucherie.

Plusieurs artistes traitent les expositions comme un élément de la vie mondaine – il y a le vernissage, un verre de vin, la possibilité d’échanger quelques propos sur l’art. C’est une forme de vie sociale.

Il se peut que je ne me sois pas assez entraîné dans cette discipline et je ne m'y trouve pas à l'aise. Lorsque j'ai été présent à l'ouverture d'une exposition à moi, ce qui m'est arrivé deux fois, j'avais l'impression que je me trouvais sous une constante observation. Je sais très bien fonctionner sur le plan mondain, quand le nombre de personne ne dépasse pas cinq. Plus il y en a, et plus les gens sympathiques autour de moi commencent à se transformer en une foule hostile, dont j'ai peur.

Est-ce donc la solitude dont a besoin l'artiste?

Je ne le crois pas. L'un préfère ceci, l'autre cela.

Et ce n'est pas le désir de rejoindre le „milieu” qui vous a amené de Sanok à Varsovie?

Non, la cause directe a été différente. On a démoli la maison où j'habitais. Et puisque je vivais « appuyé » sur Varsovie où je vendais mes tableaux dans des galeries, j'ai décidé que, si de toute manière je devais vivre dans une tour, autant que ce soit une tour à Varsovie.

On parle de vous comme d'un « ours lithuanien » vivant complètement à l'écart.

Je n'ai pas déménagé pour Varsovie pour être plus près de ce qu'on appelle le « milieu ». C'est un groupe de gars qui envoient parfois des invitations à des réunions. Je les recevais aussi, mais par chance j'ai réussi à atteindre l'âge de soixante six ans sans devoir affronter les commissions délibérantes et j'ai l'espoir que dans le future je ne les connaîtrai pas. Tout simplement je m'endors dans des événements comme ça. Bien sûr, j'aurai préféré vivre au centre de l'univers plus qu'en Pologne, mais en tout cas je préfère Varsovie à Sanok.

Vous avez habitué les spectateurs à une peinture visionnaire, presque gothique. Depuis un certain temps vous peignez les têtes « en pierre » D'où est venu ce changement ?

Je ne le sais pas. Tout simplement on commence à s'ennuyer de soi même. Pas tout à fait bien sûr. Il y a peu j'ai peint pour mon plaisir l'une de mes « églises », mais il est vrai que depuis un bon bout de temps je peins des personnages déformés. J'ai abandonné la perspective, le second fond, tout simplement ça m'amuse plus. C'est aussi, en quelque sorte, un retour à moi des années cinquante - début soixante, à mes dessins d'alors.

Vous vous démarquez des „significations” de vos tableaux, de leur aspect „littéraire”. Pourtant dans votre création apparaissent de nombreux symboles, parfois univoques pour le spectateur, comme par exemple „In hoc signo vinces”.

Mon Dieu. Ce texte est connu de tous. Dans le même sens on pourrait demander, pourquoi si souvent j'inscris sur mes tableaux le chiffre 2 ou le chiffre 28. Je crois que ça n'a pas d'importance significative. Par la nature des choses je suis un peintre abstrait, bien que souvent je peigne des paysages et des nuages. Moi, je suis intéressé par le tableau. Je suis obligé de peindre quelque chose, enfin ! Quoi que ce soit, aujourd'hui chacun a déjà lu un manuel de la symbolique, ne serait-ce que celui de Eliade... et à vrai dire, zut, on peut dans absolument tout retrouver des significations symboliques. J'ai mes thèmes préférés qui m'impressionnent toujours très fort. Jadis c'était la mer, à l'heure actuelle je peins souvent des croix ou de crucifixions, mais au fond, j'ai très peu de commun avec l'Eglise. Pourtant les uns y voient le signe de ma religiosité, d'autres estiment que je devrais retirer certains tableaux, pour ne pas heurter la sensibilité chrétienne. Vraiment je ne sais plus ce que je dois faire. Renoncer à des visions que j'ai, seulement parce qu'elles seront classées d'une manière ou d'une autre ? Quand ces derniers temps, j'ai dit dans une interview, que le Christ est absent dans ces crucifixions, une dame m'a écrit que si le Christ n'a pas choisi pour son porte voix, j'aurais été

architecte tout ma vie. Pour sa part un prêtre a dit que c'est le diable qui se trouve dans mes tableaux. Bon Dieu, comment dois-je me défendre contre des classifications ? Le tableau existe pour être vu. Au sens le plus matériel du mot c'est un morceau d'isorel couverte par des pigments et en même temps le témoignage de l'imagination du gars qui l'a peint.

Vous venez de mentionner l'isorel. Vous peignez exclusivement sur lui ?

Exclusivement.

Est-ce pour commodité – la plaque est dure et il est plus facile de peindre sur elle que sur la toile – ou bien autre chose?

C'est tout simplement la conséquence d'un banal manque d'argent pour acheter de la toile. Par la suite j'en ai pris l'habitude et c'est aussi plus commode pour être coupé et

emmagasiné. A part ça, tout au long du réalisme socialiste il était impossible de trouver des châssis de qualité - c'était du bois non séché qui, après trois ans, était capable de se tordre en abîmant complètement le tableau. Tout simplement j'en ai pris l'habitude et aujourd'hui il est trop tard pour changer.

Aimez-vous regarder vos propres tableaux?

Certains sont accrochés chez moi et je les regarde tout le temps. Parfois, quand le tableau a été suspendu chez moi pendant longtemps, je l'ai toujours devant les yeux. Il arrive qu'après quelqu'un me l'amène pour conservation, car il a été égratigné au moment du déménagement et...

Ca arrive souvent?

Oui.

Et vous le réparer?

Et que dois-je faire? Je le fais par égard à moi-même. Après l'exposition à Lodz Dmochowski m'a annoncé que deux tableaux sont endommagés, je serai donc obligé de les réparer. Les organisateurs des expositions ont deux mains gauches et un talent sauvage pour endommager tout ce qui est possible.

Vous est-il jamais arrivé de peindre sur commande?

Non. Et je ne le ferai jamais. Tout simplement ça ne marcherait pas. Il y a peu on m'a proposé – même pas une commande, il s'agissait de l'inspiration – de peindre un tableau pour lequel quelqu'un composerait de la musique, un vers devait aussi être écrit. Mais moi tout simplement je ne sais pas se qui sera peint sur le tableau. Peindre est une aventure. Je commence par une idée. Parfois, il est vrai, elle tient jusqu'au bout, mais

parfois déjà le deuxième jour de travail tout commence à changer et il en ressort une toute autre chose.

Qu'est-ce qu'est donc pour vous la peinture : une vocation, un métier, un jeu, une moquerie des autres?

Je n'y ai pas réfléchi. Mais il y a là-dedans quelque chose de la vocation, encore que, je pense, je pourrais pratiquer un autre art. Ce qui me préoccupe plutôt c'est le processus créatif plus que précisément la peinture. Sans cela la vie serait ennuyeuse. Pendant un moment je travaillais comme un homme ordinaire, je peignais etc. Ça a été pour moi une terrible corvée.

Il y a des années, vous avez mentionné dans l'une de vos interviews, qu'en peignant vous écoutez de la musique, à l'époque c'était du rock métal. A présent il paraît que ce soit de la musique classique ?

L'un n'empêche pas l'autre. Bien que je possède encore des anciens enregistrements, j'ai cessé de me retrouver dans des nouveautés de la musique pop. Mon fils s'intéresse à ça et moi, en principe, j'accepte ce qu'il m'apportera pour écouter. En revanche, j'ai écouté de la musique classique depuis très longtemps et je l'écoute toujours.

Et c'est quoi?

Dans la musique classique, depuis deux ou trois années mon *number one* c'est Alfred Schnittke. Dans la musique pop il serait difficile de trouver un groupe unique, j'écoute de tout. Mais je ne suis pas le fan de la musique légère, facile et agréable, j'écoute plutôt la musique de la nouvelle vague, un rock davantage compliqué.

Tant que nous sommes à la musique... les livres, le cinéma ?

J'ai la honte d'avouer que j'ai complètement cessé de lire. Je me contente de quelques journaux. Peut-être parce que je ne peux lire que le soir, et la lecture à la lumière électrique me fatigue énormément. Je préfère plutôt regarder les films vidéos. Et dans tout cela je préfère de loin deux genres très éloignés l'un de l'autre : une ultra avant garde, des films fous, parfois un Greenway nous arrive ou quelque chose de ce genre – ainsi que les pires navets, où les voitures explosent et les Noirs drogués tirent des gros calibres. Tout ce qui est au milieu je le déteste carrément, et avant tout les série télévisées.

Vous avez réussi ce que les autres recherchent parfois toute leur vie sans résultat : succès, célébrité. Avec vous le sentiment de l'accomplissement ?

Je ne réfléchis pas à ces choses là. Que doit-on comprendre par le sentiment de l'accomplissement ? Je l'aurais, si on ne devait pas mourir. Et la vie est si courte, on fait toujours des choses et puis, brusquement, il se trouve que tout ceci ne sont que des déchets qu'un jour le sort va foutre en l'air. D'autant plus que de temps en temps

quelqu'un me rapporte mon tableau d'il y a vingt ans et demande s'il est bien à moi et prie que je le signe. Et ce tableau a l'air comme si on s'en servait en guise de pelle pour dégager la neige. Quand je vois ça quel est le sentiment de l'accomplissement que je dois ressentir ?

Vous filmiez les phases successives de la création de vos tableaux. En ce moment vous enregistrez aussi notre conversation. Pourquoi ?

J'aime faire de la documentation sur tout, j'enregistre les conversations, dans le temps j'ai énormément filmé avec la caméra vidéo, j'ai des dizaines de kilomètres de bande, qu'on ne peut même pas survoler. Ces derniers temps j'ai découvert la possibilité de faire des notes sur l'ordinateur. Je m'assoies et j'écris : celui-ci ou celui-là est venu, on a bavardé de ceci ou de cela. A la vérité je ne sais pas pour quelle merde j'ai besoin de ça.

Conversait Kajus Augustyniak